

AFFRES
SECONDAIRES

Gio Barda

Affres secondaires

Roman

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2019

Pour tout contact :
Éditions Persée – 27 allée des 5 Continents –
ZA du Chêne Ferré – 44120 Vertou
www.editions-persee.fr

À tous nos collègues enseignants

BIOGRAPHIE

Marc Gioria (GIO) a été instituteur, directeur d'école et professeur au collège, avant de prendre sa retraite. Il a écrit une biographie intitulée *L'homme debout* (2016) et un spectacle *Le chevalier de Saint-Georges* produit par l'Opéra du Grand Avignon joué en janvier 2019.

Özkan Bardakçı (BARDA) est enseignant d'histoire-géographie dans un collège strasbourgeois. Il est aussi chargé de cours et de TD à l'Université de Strasbourg. Il a participé à la rédaction de plusieurs manuels universitaires et a publié plusieurs articles scientifiques, ainsi qu'une édition critique d'un capitaine alésien qui a pour titre *La dernière croisade. Les Français et la guerre de Candie (1669)* aux Presses Universitaires de Rennes (2008).

PUNITION

Beaucoup avait trouvé l'organisation de la soirée incongrue. L'année scolaire avait été dramatique. Les vacances arrivaient à point nommé pour tenter d'oublier les événements funestes. Nombreux avaient tenté d'obtenir une mutation dans un autre collège, certains avaient envisagé de quitter l'Éducation nationale. Et que dire des élèves traumatisés, des familles bouleversées qui n'avaient pas d'autre choix à la rentrée que de retrouver le collègue Albert Camus.

Ils étaient cinq à s'être donnés rendez-vous dans cette boîte de nuit que fréquentait assidument Fatma. Avec elle, Jean, Laurent, Pierre et Sarah qui avait un peu traîné la jambe. Cinq collègues enseignants déboussolés mais qui ne voulaient pas que le destin les broie.

La vie devait reprendre le dessus.

Leur silence était effrayant dans le bruit désordonné de la soirée rythmée par des vieux tubes. L'endroit n'était pas fréquenté par les plus jeunes. On se retrouvait plutôt entre soi, heureux de se trémousser sur des musiques et des chansons éternelles. Les premiers verres de whisky délièrent les langues, mais hors de question d'évoquer cette horrible année scolaire qui s'achevait enfin. Il fallait s'amuser.

Fatma se détendait. N'avait-elle pas autour d'elle, les plus beaux professeurs du collège. Des collègues qu'elle appréciait particulièrement. Alors pourquoi ne pas profiter de la soirée ?

Sarah aussi, après quelques verres oublia momentanément cette année scolaire désastreuse.

Elle invita les autres à danser des rocks, des slows et se retrouvait sur la piste à se déhancher et en répétant des vieux refrains. Sarah buvait plus que d'habitude. Elle voulait que cette nuit efface les jours terribles. Elle se collait de plus en plus en plus à ses partenaires – les professeurs au début puis d'autres hommes, inconnus – quand le rythme devenait lent, langoureux. Elle se demandait qui allait emporter la mise, allait l'emmener finir la soirée quelque part. Sa tête tournait tant qu'elle ne savait plus avec qui elle dansait. Laurent ou Jean ou Pierre un inconnu, peu importaient les muscles, la chair masculine, les voix qui lui murmuraient à l'oreille pourvu qu'elle ait l'ivresse des sens. Des cachets tournèrent. Elle en avala comme des sucreries. Elle apercevait au loin Fatma qui se lâchait comme une furie.

Sur la piste, elle sentit un homme se coller fortement à elle. Elle était tellement défoncée qu'elle ne se rendit pas tout à fait compte que l'homme l'avait pénétrée.

Elle sentit pourtant qu'un long orgasme montait violemment en elle.

Mais il était déjà remplacé par quelqu'un d'autre. Ses gestes étaient plus doux, son parfum féminin la transporta dans une autre dimension. Elle était bien dans ses bras-là. Elle se demanda un instant s'ils ne dansaient pas à plusieurs.

Au bout d'un temps qu'elle n'aurait pas su définir, elle se retrouva dans les toilettes, avec un homme. On annonçait la fermeture de la boîte de nuit.

Les parfums s'étaient mélangés à la transpiration. Elle ne savait pas qui se serrait contre elle. Cela l'amusa. Elle était en

confiance. Un de ses collègues peut-être ou un autre, quelle importance.

Il lui arracha les vêtements, enleva son string. Il essayait de lui faire mal mais elle ne sentait pas la douleur. Après tout si ça l'excitait. Elle joua à résister pour faire durer le plaisir qu'elle sentait monter, de nouveau, en elle.

— « Arrête de gesticuler dans tous les sens – dit-il – laisse-toi faire ! ». Elle avait beau tendre l'oreille, impossible de reconnaître la voix. Elle l'écarta pour qu'il revienne encore plus enragé.

Pour arrêter ses gestes désordonnés, l'homme lui donna un coup qui l'assomma à moitié.

Après tout pourquoi pas ! Il en profita pour déchirer sa chemise, arracha son soutien-gorge en dentelle. Les armatures de son sous-vêtement la faisaient terriblement souffrir. Cette sensation entre douleur et plaisir lui plut. Ses seins étaient libérés, en contact de l'air mais aussi du torse de son agresseur. Il était encore habillé. Elle sentit son souffle sur son cou. Elle essaya de distinguer des traits de son partenaire. Quel qu'il soit, il n'était plus un de ces collègues plutôt calme du collègue Albert Camus.

Il ne partage pas, il veut posséder se dit-elle. Malgré l'alcool, les substances et l'excitation, ses pensées se réorganisèrent, pourquoi me violente-il ?

Elle éclata de rire. La réplique fut une violente gifle. Elle aima beaucoup.

Mais, le pire n'était pas encore arrivé. Il lui empoigna les poignets, tenta de prendre sa robe. Que voulait-il en faire ? Quand elle comprit qu'il essayait de l'attacher, elle essaya de lui donner des coups mais sans succès. Ses jambes bloquaient les siennes. Elle avait l'impression d'être une paralysée. Son poids ne cessait de peser sur son corps si frêle. Il était robuste, avait une bonne stature, une musculature plutôt développée.

Il devait sans doute pratiquer un sport de combat. Quelqu'un pouvait entrer à tout moment. Elle était écrasée sous son poids. Elle était prête pour cette inédite expérience. Jouir dans la douleur.

Il la frappa au visage. Un coup mortel.

Jean, Laurent, Pierre et Fatma sortirent ensemble, montèrent dans un taxi. Ils étaient dans un état pitoyable. L'alcool avait fait son effet ravageur leur trouant la mémoire. Ils en avaient oublié Sarah.

PRÉ-RENTRÉE

Le réveil sonna. Il était 6 heures 30. Jean s'était réveillé avant que son horloge retentisse et qu'il le sorte de ses affreux cauchemars.

Ça suffit ! se dit-il. Le temps est venu de te lever et de te préparer pour cette longue matinée de la pré-rentree des classes dans ton nouveau collège.

Jean se leva et fila à la douche. Il aimait bien y rester longtemps et sentir l'eau chaude couler sur son corps endolori par son activité sportive. Il n'hésita pas à faire mousser copieusement le savon et se laver toutes les parties de son corps, en s'attardant parfois sur son pénis et ses bourses.

Avec cette sensation de manque qu'il fallait combler au plus vite.

Jean se demanda en effet depuis combien de temps il n'avait pas honoré une femme, qu'il n'avait pas pénétré les entrailles d'une partenaire qu'il préférait charnue.

Embrouillé par la chaleur et l'excitation, Jean enfila ses habits qu'il avait préparés la veille. Un boxer noir, assorti à

ses chaussettes noires marquées au bout par une ligne verticale verte, une chemise noire, stricte et bien taillée. Un de ses anciens collègues d'histoire-géographie, Olivier, lui avait d'ailleurs conseillé d'acheter des chemises « slim » afin qu'on puisse voir la musculature de ce professeur de français lorsqu'il était dans l'académie de Franche-Comté. Il avait choisi un jean *levi's*. Il se dirigea de nouveau vers la salle de bain marquée par la chaleur de la douche. Il essuya avec une serviette son miroir. Il en profita pour se coiffer.

Après ce prélude préparatif, il se tourna vers la cuisine, fit couler un café fort, prépara les toasts qu'il mangea rapidement.

Il avait avalé son petit-déjeuner en écoutant la radio, France Inter de préférence et écouta les résultats sportifs de Matteu Maestracci sur France Info. Il assimila à une vitesse extraordinaire les piètres résultats des uns et les prouesses des autres. Peu importe. L'instant qui l'effrayait le plus, c'était d'entendre la rengaine habituelle des journalisteux qui s'exprimaient sur la rentrée scolaire : entre les chiffres pompeux des profs qui faisaient leur rentrée, ou encore les nouvelles directives de l'Éducation nationale, Jean n'en avait cure de ces platitudes. L'écoute des informations le rendit anxieux. Instant rare.

Nouvellement nommé au collège Albert Camus comme professeur de lettres modernes, Jean s'inquiéta de voir sa nouvelle direction, ses nouveaux collègues ainsi que ses élèves. Peu importe, il s'imaginait déjà entrer sur le ring ou mieux encore dans l'arène tel un gladiateur pour combattre son adversaire ou encore les fauves du Colisée. Il s'entendit gravir les marches le guidant vers les autres combattants avec en bande son la musique du film *Gladiator*. Ce sentiment le galvanisa, le rendit plus fort et il commença à contracter ses muscles et libéra

son esprit de la crainte qu'il sentait. Il s'encouragea à vaincre l'autre, l'infâme, le pleutre. Il sortit de cette réflexion avec une énergie mentale impressionnante, prit son cartable de cuir noir et se dirigea vers son collège.

Le collège Albert Camus, non loin de chez lui, est un établissement REP (Réseau d'Éducation Prioritaire). C'était la première fois que Jean affrontait ce genre de public où le métissage, les cultures de tous horizons se rencontraient. Au-delà de cette première inquiétude omniprésente chez lui, il se rendit compte d'une autre peur, celle de la pré-rentrée qu'il balaya vite car il savait que des réjouissances l'attendaient aussi. Comme ses collègues enseignants, il était mécontent cette année encore car on attaquait l'intouchable calendrier scolaire : le sacro-saint mois d'août. La pré-rentrée avait lieu le 29 août. Sacrilège.

Arrivé devant le parvis du collège, il entra le code qu'il avait obtenu au mois de juillet quand il était allé « visiter » son nouvel établissement. Il y découvrit une ambiance colorée, avec ici et là des tableaux réalisés par les élèves. Ça, c'est de l'art ironisa Jean... Consterné par tant de médiocrité, il se rendit en salle des professeurs, salle dans laquelle il vit une pléthore de profs.

À 8 h 30, ce lundi, Jean entendit un joyeux brouhaha dans le hall d'accueil du collège. Toute l'équipe d'Albert Camus était là. Professeurs, agents d'entretien, de maintenance, de cuisine, personnel administratif... « *Smack, smack!* » Ça claquait des bises à tout-va, ça rigolait. On comparait son bronzage, on se racontait ses anecdotes de vacances... « *Quiii veut du caféééé?* », lança à la cantonade la principale Claude Ruffin. Les mini-viennoiseries firent de l'œil aux gourmands. « *J'ai hésité à déjeuner ce matin, je savais qu'on serait bien accueillis* », plaisanta une jeune femme. Il ne savait pas encore que